

**Prédication du Pasteur François DIETZ, évangile des disciples d'Emmaüs, Lc 24,**  
lors de la célébration œcuménique, Douai, église Notre-Dame, jeudi 24 janvier 2013.  
Semaine de prière pour l'unité chrétienne, du 18 au 25 janvier 2013,  
**'Que nous demande le Seigneur ? Dans la justice et la bonté, marcher avec lui.'** Cf. Mi 6, 6-8

en 2 temps, d'abord , v 13 – 27

Une prédication n'est pas une étude biblique mais elle s'y enracine

Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela et entrât dans sa gloire, demande le voyageur inconnu sur le chemin d'Emmaüs ?

Fallait-il qu'il souffrît parce que la souffrance est le chemin de la gloire ? Il s'établit, à cet instant, une sorte de lien de nécessité entre la souffrance et la gloire, un lien qui pourrait bien être mis au service d'une sorte d'apologie de la souffrance. C'est par sa souffrance qu'il nous sauve, ou encore il faut souffrir pour sauver, ou encore il faut souffrir pour être sauvé... Bienheureux ceux qui souffrent... non merci.

Fallait-il alors qu'il souffrît cela parce qu'il est écrit quelque part dans la Bible qu'un envoyé de Dieu doit souffrir ? Il y a, en effet, dans la Bible, quelques pages mémorables, au fil desquelles des hommes ont exprimé le lien qu'ils faisaient entre leur souffrance et leur mission prophétique. Ceci dit, je souffre, c'est donc que je suis l'Elu, parce que l'Elu souffre toujours dans la Bible... non merci.

Le Christ commence à souffrir dès lors que Moïse et les Prophètes commencent à être lus sans être écoutés. Dès lors qu'il est figé dans un sens royal, dans un sens politique, dans un sens figé, quel qu'il soit, le Christ commence à souffrir. On peut même oser dire que dès lors qu'il devient un écrit, un texte, il commence à souffrir. Dès lors qu'il cesse d'être un compagnonnage, une affaire d'homme à homme, et qu'il est une affaire bien réglée d'usages et d'institutions, le Christ commence à souffrir. Disons même qu'il est mort. Tout alors devient tombeau et même ceux qui verront que le tombeau est vide ne verront pas le Christ vivant.

Mais pourquoi fallait-il, pourquoi faut-il, que le Christ souffre cela ? Pourquoi ce devoir aussi impérieux que la vie et que la mort ? La réponse ne peut pas être christologique, porter sur le Christ seulement. Il faut que cette réponse soit une réponse anthropologique.

En vérité, il fallait que le Christ souffrît, depuis l'origine de l'humanité, parce que la vie est la vie, parce que l'être humain est être humain, être pour la mort qui ne veut pas mourir, ou être pour la vie qui ne veut pas vivre. Il fallait que le Christ souffrît cela, parce que l'être humain est un être de péché, pour le dire dans un langage de croyants. Parce que l'être humain est un être de savoir, de pouvoir et de culture, un être de langage qui reçoit la vie, la langue et la culture d'êtres qui l'ont précédé, et le dominant avant de devoir s'effacer, parce que la vie doit être conquise sur la vie qui parfois ne fait pas de cadeaux, et parfois en fait...

Dans le récit d'Emmaüs, il y a deux hommes qui souffrent. Et ils souffrent parce que ce qu'ils avaient imaginé, Bible en main, ne s'est pas réalisé selon ce qu'ils avaient imaginé en lisant la Bible. Lire, c'est cela, c'est imaginer, c'est se projeter dans le monde d'un texte et, lorsqu'on referme le livre, demeurer peut-être dans ce monde imaginaire tout en vivant aussi dans le monde de la réalité.

Ils souffrent donc, les deux voyageurs, parce que leur imagination a été pulvérisée par les événements. En fait de Messie triomphant, ce qu'ils avaient lu et imaginé, ils n'ont eu qu'un crucifié. Si pour se consoler ils espéraient un lieu de pèlerinage, ils n'ont qu'un tombeau vide, et si pour se refaire ils espéraient une harangue, ils n'ont que des délires de bonnes-femmes. Ils souffrent, oui, et on ne va rien leur reprocher à cet égard. Mais leur lecture de la Bible est-elle la seule possible ? Il leur faudrait une autre lecture.

Il y a des gens qui sont capables, après des catastrophes qui les ont atteints dans leur confiance, dans leur espérance, dans leur vie... de se relever, seuls, de relire, seuls aussi apparemment, leurs textes fondateurs, leur existence et les événements. Honneur à ceux-ci. Il y en a d'autres qui ont besoin d'être accompagnés dans une relecture qui semble bien être un préalable à leur retour à la vie. Alors, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait.

Ici, nous pouvons éprouver d'abord un certain regret. Luc l'évangéliste ne nous a pas transmis tout ce que le Christ expliqua. Ces explications ne pouvaient pas être de ces bêtises au titre desquelles c'est écrit comme ça donc c'est comme ça. Il n'y pas d'avantage d'accomplissement des écritures concernant le Messie souffrant qu'il n'y en a de celles concernant le Messie triomphant. Un verset plaqué n'est pas une explication, mais un placage. Une explication, ou plutôt une interprétation, et il s'agit bien de cela, se fait en chemin, en accompagnant sur son chemin celui qui cherche. En chemin, donc, mais accompagnés, ils cherchent.

Et ces deux hommes découvrent alors que le Christ vivant et le Crucifié ne font qu'un, vérité vivante lorsqu'en vérité elle est exposée et portée par un vivant. Dès lors, ils lisent Moïse et les prophètes, et ils les écoutent, et ils les entendent. Ils entendent la vie, la vie encore, toujours, l'espérance, envers et contre tout, cela même qui est signifié par Moïse et par tous les prophètes. Le Christ entre dans la gloire, ils y entrent avec lui, car entrer dans la gloire, c'est insister dans la foi, c'est persister dans la vie.

A cet égard, entrer dans la gloire est plus encore que persister dans la vie, c'est permettre à autrui de persister dans la vie. Ce que fait le voyageur inconnu pour les deux autres. La résurrection du Christ n'est plus alors un grand mystère ancien, elle devient avant tout une rencontre d'homme à homme, une affaire entre contemporains.

Alors, qui a fait battre ton cœur ? Et que feras-tu de ton cœur qui bat ?

Quelqu'un m'a parlé. A mon tour, je parlerai.

### Suite, les v 28 – 35

Jour de la résurrection, jour de joie, journée d'audace et de fête ! Imaginez ceci : nous sommes les Pères du premier siècle et il nous faut choisir, pour fonder notre rituel, entre deux récits de repas pris par le Christ, l'un est celui du dernier repas avec les Douze, et l'autre celui du premier repas, à Emmaüs. Nous choisissons... Emmaüs, le premier repas pris avec le ressuscité. Nous le choisissons, parce que nous, Pères du premier siècle, avons le pressentiment que « ceci est mon corps » est une phrase difficile, trop difficile, et qui va être source de tellement d'interprétations que le rituel de partage de nourriture, qui réunit tous les humains, va devenir un rituel de séparation. Nous préférons l'extrême simplicité du repas d'Emmaüs. Bien sûr, ce choix est l'occasion d'un débat entre nous. Nous avons à choisir entre les deux récits et certains sont très attachés au récit du dernier repas pris avec les Douze. Ils ironisent : « et qu'est-ce qu'on va se dire, entre nous, pendant ce repas ? ceci n'est pas mon corps ? et comment on va faire pour faire disparaître celui qui rompra le pain ? » Il leur est objecté que si l'on choisit l'autre repas, le dernier, il y en aura qui, sérieusement, lorsqu'ils rompront le pain, se figureront qu'ils agissent comme « christ en personne » et qu'on ne les crucifiera pas pourtant à la fin de la cérémonie. Ces arguments manquent un peu de finesse, nous en convenons tous ensemble. Plus sérieusement alors, nous méditons sur le fait que, dans le récit d'Emmaüs, il n'est pas donné de commandement de répéter ces gestes. Mais vient alors l'objection que la présence d'un commandement risque fort de transformer le mémorial en contrainte. Le débat sur le commandement devient difficile, parce que certains d'entre nous affirment que le respect du commandement est un devoir qui n'est attaché à aucune contrainte. Les débats du premier siècle sont complexes, déjà, parfois...

Aujourd'hui, ça n'est plus le premier siècle. C'est 2013 et ce texte, notre texte commun pourrait nous servir à nous unir, selon un rituel qui n'est celui - à ma connaissance - d'aucune Eglise chrétienne. Aujourd'hui donc plus que jamais, et ici, il ne saurait être question de savoir qui est protestant, catholique ou oriental. Ce sont des sœurs et des frères qui partagent le pain et la coupe, repas qui, après l'ouverture des Ecritures, vous met en vie et en route parce que vous avez reconnu le Ressuscité parmi les vivants.